

FFM 2003 | **Asie** Visages multiples

Peter Rist and Isabelle Lavoie

Number 228, November–December 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/48252ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rist, P. & Lavoie, I. (2003). FFM 2003 | Asie : visages multiples. *Séquences*, (228), 24–26.

FFM 2003 | ASIE

Visages multiples



Ira Madiyama

Au cours des vingt dernières années, le continent asiatique a produit des longs métrages comptant parmi les plus importants au monde et a donné naissance à la plupart des mouvements cinématographiques marquants : la 5^e génération de la République populaire de Chine (qui a pris émergence en 1985), le nouveau cinéma taïwanais (1983), les nouvelles vagues de Hong Kong et de la Corée du Sud et le remarquable cinéma post-révolutionnaire iranien. Comme d'habitude, cette année, le Festival des Films du Monde (FFM) nous a servi une bonne sélection de films asiatiques issus de dix-sept pays. Par ailleurs, comme c'est souvent le cas, quelques-uns des films les plus attendus, notamment ceux des réalisateurs Naomi Kawase, Kiyoshi Kurosawa et Takeshi Kitano (tous du Japon), Tsai Ming-Liang (Taiwan), Jafar Panahi (Iran), ainsi que Im Sang-Soo (Corée du Sud), ont été présentés en première nord-américaine au Festival de Toronto. Heureusement, ces films seront tous distribués au Québec ou, à tout le moins, présentés à Montréal, en octobre, dans le cadre du Festival International du Nouveau Cinéma et des Nouveaux Médias. Le programme du FFM comprenait tout de même de nombreuses nouveautés asiatiques, dont cinq films dans la compétition officielle. Parmi ceux-ci, le film sri-lankais **Ira Madiyama** (Soleil d'août, réalisé par Prasanna Vithanage), qui explore le chassé-croisé de trois voyages — celui de Tamil, un guérillero en route vers son village natal, celui d'une intellectuelle cinghalaise à la recherche de son amoureux (un pilote qui a dû effectuer un atterrissage forcé) et celui d'une famille de réfugiés musulmans — et qui aurait dû gagner un prix. Aussi présentée, la suite du génial **Days and Nights in the Forest**

(Satyajit Ray 1970) intitulée **Aabar Arannye** (In the Forest... Again) et réalisée par Goutam Ghose. En provenance de l'Inde, ce film présente quelques moments de la vie Bangalaise, tandis que le film **Karsilasma** (**La Rencontre**), du vétérinaire réalisateur turc Ömer Kavur, qui avait reçu la faveur de la critique montréalaise et était pressenti pour un prix, n'a rien remporté. Pour ma part, j'étais persuadé que **Ruoma De Shi Sui** (Quand Ruoma avait dix-sept ans) — du nouveau réalisateur chinois Zhang Jiarui et mettant en vedette, pour la première fois, l'actrice Li Min — allait gagner quelque chose, soit pour la performance de l'actrice, soit pour les magnifiques rizières de la province de Yunnan.

Il n'en fut rien. Peut-être que le jury — composé principalement d'hommes blancs plus âgés (mais pas stupides) — ont inconsciemment voté d'une manière eurocentrique...

Des nombreux films iraniens présentés au FFM — une force dominante — je tiens à souligner le film de Parviz Shahbazi ; **Nafas-e Amigh** (Deep Breath). Étonnamment, vu les restrictions énormes que subit le cinéma iranien, le réalisateur a réussi, dans ses deux premiers films (**Travellers from the South**, 1996 et **Whisper**, 2000) et dans celui-ci (son meilleur jusqu'à maintenant) à explorer la vie d'une jeunesse iranienne dissipée. Kamran, qui a abandonné l'école d'ingénierie, et son infortuné copain, Mansour, traînent dans les rues, agissant comme des punks. Roulant sur la motocyclette de Mansour, Kamran, jeune homme aux cheveux longs, casse les rétroviseurs d'une rangée de voitures. N'entrant jamais à l'intérieur du domaine de ses parents, il abîme la voiture que lui ont offert ceux-ci. Par la suite, les deux garçons volent la voiture d'une femme apeurée et réussissent à éviter les policiers qui les soupçonnent de plusieurs autres méfaits. Ils passent leurs nuits dans un hôtel de Téhéran et boivent du thé en fraternisant avec Ashram qui, lui, vit avec son frère jumeau. Alors que Kamran contracte une mystérieuse et fatale maladie, Mansour poursuit une étudiante universitaire, Ayda, dont il est tombé amoureux. Remarquablement articulé autour d'une noyade, le film commence par une caméra fixée à l'avant d'un bateau qui traverse un réservoir entouré de rochers et de falaises. Les voix hors-champ des sauveteurs parlent d'une voiture engloutie et de ses deux occupants, ne sachant si la personne aux cheveux longs est un homme ou une femme. Un plan sous-marin nous présente, au ralenti, un tourbillon d'où émerge des cheveux noirs de jais suivi d'une coupe

FFM 2003 | ASIE

abrupte qui révèle Kamran sortant de l'eau d'une piscine. L'intrigue du film se révèle grâce à de nombreux retours en arrière. Le réalisateur nous laisse d'abord croire que les victimes de l'accident de voiture sont les deux jeunes punks qui se rendaient au réservoir pour rencontrer Ayda. Il nous incite, par la suite, à penser que les victimes sont les deux amants s'enfuyant de Téhéran après les funérailles de Kamran. Mais à la fin, le couple passe devant le site de l'accident sans arrêter la voiture; la boucle narrative est complétée. Si, au dénouement, tandis que Mansour et Ayda, disparaissent au loin dans un brouillard opaque au volant de leur voiture volée, nous ressentons un sentiment de soulagement, on ne peut s'empêcher de se demander ce que l'avenir leur réserve...

Le dernier film ajouté à la catégorie asiatique du FFM, **Le cerf-volant** de Randa Chahal Sabbaq (coproduction France-Liban), fut l'un des meilleurs du Festival. Minutée dans le catalogue à 120 minutes, la version présentée n'a duré que 80 minutes et le dénouement plus que rapide nous laisse soupçonner que quelques bobines manquaient à l'appel. Diffusé lors du dernier week-end du Festival — au moment même où il remportait le Grand Prix du Jury de Venise (2^e prix) — **Le cerf-volant** est un judicieux mélange de comédie satirique et de sérieux condamnant la chasse-gardée des divisions politiques. Pour ce film, dont l'action se déroule à la frontière d'Israël et du Liban, M. Sabbaq a fait le choix inusité d'utiliser le format cinémascope. Les mouvements fluides de la caméra traversant le grand écran augmentent la distance créée artificiellement entre deux villages arabes flanqués de chaque côté d'une clôture barbelée. Lamia, une jeune fille de quinze ans qui vit du côté libanais, a été promise en mariage à son cousin qui, lui, vit du côté israélien dans un milieu musulman orthodoxe. À contrecœur, elle marche en direction du lieu de son mariage. En chemin, elle croise le regard d'un garde frontalier libanais qui, dans son uniforme, pourrait être confondu avec un Israélien. C'est le coup de foudre. L'histoire, simple, à la limite de l'anecdote, est embellie par les amusantes tentatives d'une femme, tout de blanc vêtue, pour communiquer au loin grâce à un mégaphone et des jumelles. Tout cela convient admirablement à la forme allongée du cinémascope et à la tentative héroïque, presque tragique, de Lamia qui tente de récupérer le cerf-volant de son petit frère, échoué dans un champ de mines.

De manière générale, la sélection des films originaires de Chine était bien meilleure que l'année dernière. Le moins intéressant des trois films chinois de la catégorie Cinéma asiatique reste le très conven-

tionnel, mais joliment stylisé, **The Story of Lotus** de Qi Jian. Plus intéressant, le film **Ka La Shi Tiao Gou** (Cala, My Dog !) jette un regard sur une loi de la ville de Beijing, datant de 1985, qui oblige les propriétaires de chiens à se procurer un permis à un prix exorbitant. Socialement engagé dans son milieu, ce film du réalisateur Lu Xuechang, débute par une poursuite filmée caméra à l'épaule dans un style cinéma-vérité où une mère de famille est arrêtée, sans permis, avec son chien nommé Cala et se termine de façon plus tranquille lorsque le chien de la famille est finalement abandonné. Ce film, qui fut présenté cette année lors du Forum International du Festival de cinéma de Berlin, observe durant les 18 heures que dure la recherche de l'obtention du fameux permis, l'humanisation de Lao Er le père de famille (interprété de façon charmante par Gou Ye), travailleur de nuit qui ne semble pas vraiment apprécier les animaux domestiques. Le plus intéressant des trois, **Pretty Big Feet** de Yang Yazhou, est un peu comme une énigme. Réalisé par l'ancien grand studio Xi'an, ce film revisite les magnifiques paysages vus dans des films tels que : **In the Wild Mountains** (1985) et **Red Sorghum** (1987) avec leurs lits de rivières desséchées de couleur ocre et propose de saisissantes prises de vue qui possèdent une grande force émotionnelle. Par exemple, lorsque le personnage féminin principal, Zang Meili, jolie femme aux grands pieds, remonte un seau d'eau d'un puits très profond, la caméra recule avec les mouvements de la femme. L'utilisation du grand angle souligne la difficulté du geste en exagérant la distance parcourue. Le ton du film est varié et touche parfois au mélodramatique mais, étrangement, la musique atteint un crescendo qui ne se marie pas avec l'émotion qui se joue à l'écran au même moment. De même, la plupart des scènes se terminent

Le cerf-volant



FFM 2003 | ASIE



My Grandpa

prématurément par de rapides fondus au noir. Je pense qu'avec ce film, Yazhou a tenté de créer un nouveau rythme, peut-être plus authentiquement chinois, pour raconter une histoire et rejoindre émotionnellement un auditoire, mais je ne peux en être certain. Une chose est sûre, **Pretty Big Feet** a connu un vif succès auprès du public chinois.

Le Zénith d'Or, prix octroyé par un vote public pour le meilleur film dans la catégorie Cinéma asiatique, fut donné à **Watashi No Gurampa** (*My Grandpa*) réalisé par Yoichi Higashi du Japon. Le réalisateur suit l'évolution de la relation entre Godai Tomako, une adolescente de 14 ans et son grand-père de 68 ans qu'elle surnomme affectueusement *Grandpa* et qui, elle l'apprendra petit à petit, vient d'être libéré de prison après 13 ans passés sous les verrous pour le meurtre du patron de Yakuza. D'un point de vue cinématographique, ce film suscite peu d'intérêt, bien qu'il mérite sans doute la mention qu'il a reçue. En revanche, j'aurais préféré un choix plus audacieux, comme **Le cerf-volant** ou **Deep Breath**, ou encore un film provenant d'un des trois pays rarement représentés au FFM : la Malaisie, Singapour ou l'Arménie. **Yau Fang Chu Zu** (*Room to Let*) est un film tourné en digital et qui fut montré au FFM en format vidéo. Manifestement influencé par le travail du réalisateur taïwanais d'origine malaisienne, Tsai Ming-liang, avec ses plans larges et ses scènes d'aliénation, le film de James Lee, bien que campé dans la capitale malaisienne Kuala Lumpur, évite de montrer les lieux communs (les majestueuses tours jumelles par exemple), se concentrant plutôt sur le supermarché, les chambres à louer d'une maison et son jardin. Tous les occupants de cette pension sont sans emploi et les actions du film sont judicieusement lentes, bien qu'agrémentées d'humour et d'incidents étranges liés au fantastique : le fantôme d'une jeune femme qui hante la salle de bains, ou encore un peintre disparu pendant que sa sœur garde la fiancée de ce dernier attachée pendant des années pour lui faire perdre du poids. Le film de Royston Tan, **15**, est aussi tourné en digital, mais il a été présenté au FFM en copie gonflée en 35 mm. Ce premier film du réalisateur de

Singapour explore la vie de cinq jeunes punks capricieux de quinze ans avec une remarquable franchise et un don au niveau du traitement de l'image : montage dynamique de plans qui présentent les personnages et utilisation de l'animation par ordinateur pour renforcer les effets de la consommation de drogues. Souvent, le film propose un style semblable à des cartes postales ringardes. Il est impressionnant de constater à quel point les actions des protagonistes semblent réelles comme lorsque deux des jeunes punks avalent des condoms remplis de drogue pour pouvoir en faire le trafic entre la frontière de Singapour et de la Malaisie. Il semble que les jeunes acteurs étaient réellement des enfants de la rue. Il est difficile d'imaginer la réaction de l'auditoire local face à l'évidente obscénité de **15**, la société de Singapour ayant plutôt la réputation d'être collet monté.

Aussi puissant au niveau du style, le film arménien en noir et blanc de 62 minutes **Vaveragrogh** (*Documentarist*), réalisé par Harutyun Khachatryan, est à cheval entre la fiction et le documentaire. Avec peu de dialogue — en fait, les 20 premières minutes n'en ont pas du tout — **Vaveragrogh** évoque périodiquement le travail d'une équipe de cinéastes documentaristes. Au départ, c'est une prise de vue circulaire qui observe une équipe de tournage dans un camion. Hors-champ, nous entendons les pleurs et les hurlements d'animaux et nous nous demandons ce qui peut bien se passer. Dans la dernière séquence, une réponse nous est peut-être donnée : sur une affiche, nous pouvons lire *exécution de chiens*. Entre les mystérieux plans où l'on observe intensément une équipe de tournage et ceux où l'on perçoit de fugaces moments de cruauté dans la noirceur des cours arrières, Khachatryan nous montre le bruyant et rigoureux labeur de la construction des routes, l'extase de l'acte amoureux, la peine et la joie de la naissance et la honte et la misère des itinérants, un des seuls sujets qui résulte en une entrevue réelle. Ce film est un tour de force qui démontre le pouvoir émotif et visuel du cinéma.

Peter Rist

(traduit de l'anglais par **Isabelle Lavoie**)

Si nous considérons que la Turquie et l'Arménie sont partie intégrante de l'Asie — ce que les programmeurs du FFM semblent penser. Un film de chacun de ces pays fut inclus dans la section Cinéma asiatique.

Avant le 27^e FFM, je ne me rappelle pas avoir jamais vu un film arabe réalisé dans cet immense format au ration de 2.35:1 ! Rappelons par ailleurs qu'un autre film, marocain cette fois, nous a été présenté en scope cette année. Il s'agit de **Mille mois** de Faouzi Bensaidi qui a remporté le Prix Premier Regard à Cannes.